

**Le banquet**  
**Quelques 24 heures et plus**  
*Le banquet*, Canada [Québec] 2008, 94 minutes

Luc Chaput

Numéro 256, septembre–octobre 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45117ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chaput, L. (2008). Compte rendu de [Le banquet : quelques 24 heures et plus / *Le banquet*, Canada [Québec] 2008, 94 minutes]. *Séquences*, (256), 40–40.

## LE BANQUET

### Quelques 24 heures et plus

Un soir, un homme se déplace rapidement sur le toit d'un édifice du centre-ville de Montréal. En contrebas, des invités entrent dans un immeuble pour un banquet pendant qu'à l'extérieur des escouades de policiers tentent de retenir derrière des clôtures montées à la hâte des manifestants — dont le leader, joué par Pierre-Antoine Lasnier, ressemble par moments à Rudi Dutschke — qui invectivent les invités.

LUC CHAPUT

Le film se passe essentiellement dans le Quartier latin à Montréal, reconnaissable à ses immeubles vus dans les médias. L'UQAM, même si elle n'est pas nommée, est le lieu de ces manifestations et de ces divers événements. On aperçoit même un court instant l'immeuble non terminé sur Berri surnommé « le trou de l'UQAM » et symbole des problèmes financiers de cette université. Pourtant, ceci est assurément une œuvre de fiction documentée; d'autres universités partout dans le monde ont été ou pourraient être le lieu d'événements similaires. Dans ce contexte difficile où tout le monde n'a pas accès au banquet du savoir à cause de contraintes financières et autres, le réalisateur et son scénariste, son père Hubert-Yves Rose, ont échafaudé une histoire qui est à l'image des œuvres de jazz favorites de Bertrand, le personnage principal. Professeur d'histoire et de scénarisation, Bertrand nous présente, ainsi qu'à ses étudiants, des œuvres marquantes des maîtres du cinéma québécois que sont Perrault, Brault, Groulx et Jutra. Il transmet donc une passion à ses étudiants et des moyens d'analyse. Il œuvre dans une université où le cynisme règne, où les doubles discours et les jeux de mots-clins d'œil foisonnent et où de multiples personnages hier secondaires se croisent et deviennent tout à coup importants.

**La dernière partie du film, annoncée par la séquence initiale, risque de choquer certains spectateurs par sa violence éclatée, mais elle est malheureusement le constat possible d'un monde en crise qui a perdu ses points de repère et où la parole donnée n'a plus guère de sens.**

Chacun est interprété avec talent, spécialement Gilbert par Benoît McGinnis, dont la fébrilité montre qu'il manque de points de repère dans un milieu trop grand pour lui. Alexis Martin, naguère étudiant face au professeur Pierre Collin dans le premier court métrage de Sébastien Rose, *Vous n'avez pas votre place ici*, interprété avec brio un professeur comme on aurait voulu en connaître plus. Les deux scénaristes égratignent au passage certaines attitudes et pratiques du milieu universitaire, de ces petits maîtres proposant le nivellement par le bas tout en construisant des tours d'ivoire imprenables. Dans un milieu étudiant multiculturel, Frédéric Pierre, en Louis-Ferdinand, impose sa présence en quelques scènes où le respect des aînés, qu'on lui a enseigné, sous-tend son parcours jusqu'à une rupture. Raymond Bouchard incarne avec assurance une double figure paternelle aussi ambiguë des deux côtés, à la fois comme recteur et comme géniteur. Principale figure féminine, Natacha, incarnée par une effervescente Catherine de Léan, est une autre âme en peine cyclothymique comme l'on peut en rencontrer pas seulement dans les rues sales et transversales.

La mise en scène de Rose, fluide, portée par la lumineuse photographie de Nicolas Bolduc, souvent en mouvement avec des moments de grâce comme le parcours en vélo dans les quartiers chics de la montagne, réussit à nous faire sentir le foisonnement d'une métropole avec ses problèmes de circulation, ses quartiers de HLM, ses tournages de publicités et l'impact des canaux de nouvelles en continu sur le cours des choses. La dernière partie du film, annoncée par la séquence initiale, risque de choquer certains spectateurs par sa violence éclatée, mais elle est malheureusement le constat possible d'un monde en crise qui a perdu ses points de repère et où la parole donnée n'a plus guère de sens.



Celui par qui la tragédie arrive

Se ressourçant dans le travail de leurs aînés, les Rose fils et père ont réussi à construire une œuvre achevée, polyphonique et dense dont les détours nous interpellent, amplifiant le propos sur le conflit entre les générations que Sébastien avait auparavant dépeint avec ironie dans *Comment ma mère accoucha de moi durant sa ménopause* et *La vie avec mon père*.

■ Canada [Québec] 2008, 94 minutes — Réal. : Sébastien Rose — Scén. : Hubert-Yves Rose, Sébastien Rose — Images : Nicolas Bolduc — Mont. : Carina Baccanale, Dominique Fortin — Mus. : John Coltrane — Son : François B. Senneville — Dir. art. : Jean Babin, Bruno La Haye — Cost. : Ginette Magny — Int. : Alexis Martin (Bertrand), Benoît McGinnis (Gilbert), Frédéric Pierre (Louis-Ferdinand), Pierre-Antoine Lasnier (Granger), Catherine de Léan (Natacha), Raymond Bouchard (le recteur Jean-Marc), Yves Jacques (Rivard), Julie McClemens (Gisèle), Paul Ahmarani (le réalisateur), Émile Proulx-Couturier (Stéphane), Ève Duranceau (Sophie), Paul Savoie (Tanner) — Prod. : Pierre Even — Dist. : Alliance.